

**INTERFÉRENCES CONFESSIONNELLES EN MOLDAVIE  
ET VALACHIE,  
VUES À TRAVERS LES RELATIONS DES  
VOYAGEURS ÉTRANGERS DES XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> SIÈCLES**

TUDOR TEOTEOI

La chute du Royaume hongrois à la suite de la bataille de Mohács (1526) a été suivie par une compétition acharnée autour de la couronne de St. Étienne, une partie de la noblesse en élisant et couronnant Jean Zápolya, le voïévode de la Transylvanie, pour la dignité royale, tandis qu'une autre partie a préféré pour cette dignité Ferdinand de Habsbourg, frère de l'empereur Charles V et futur empereur lui aussi (1556-1564)<sup>1</sup>, car il avait pris en mariage la sœur de Louis II (1516-1526), le roi de la Hongrie tombé à Mohács.

Dans ces circonstances, les cours des voïévodas roumains extra-carpatiques étaient fréquentées par différents messagers représentant les deux parties rivales, arrivés à dessein de gagner chacun appui pour sa cause. Issu d'une famille de magnats polonais, Jérôme Laski (1496-1541, le père d'Albert Laski, 1533-1605, connu pour l'aide prêtée à Despot Vodă en vue d'obtenir le règne de la Moldavie) a inspiré toute une série de projets dirigés contre les Habsbourg, la candidature échouée du roi François I<sup>er</sup> à la couronne impériale y compris, pour se réconcilier finalement avec les Habsbourg, de pair avec Jean Zápolya, au service duquel il se trouvait au moment où ce-dernier a signé le traité d'Oradea (24 février 1538). De l'autre côté, le Croate Étienne Glinčić (ou Klinčić) se rendait secrètement, pour que les espions de Zápolya ou du sultan n'observent rien de cette démarche, à Târgoviște, la cour de Radu d' Afumați (1522-1529), voïévode qui a changé du camp, en prenant finalement partie pour la cause des Habsbourg, décision qui a précipité sa fin tragique de l'église de Cetățuia, à Râmnicu Vâlcea (2 janvier 1529). Évidemment, le «voïévode» auquel se réfère Glinčić est Zápolya; après le mariage de ce dernier avec Isabelle, fille du roi polonais Sigismond I<sup>er</sup> (1506-1548) et de la reine Bona Sforza, il jouissait d'un appui plus fort encore de la part des Turcs, ennemis impitoyables des Habsbourg. Adressée au «très brillant roi» Ferdinand, la relation de Glinčić appréciait qu'il y avait chez Radu d' Afumați «tant

<sup>1</sup> Cristina Feneșan, *Constituirea Principatului autonom al Transilvaniei*, Bucarest, Ed. Enciclopedică, 1997, p. 26-38.

d'enjouement et un formidable désir d'échapper au pouvoir turc, et ça non seulement chez lui et en Valachie, mais aussi en Serbie, Bulgarie et Bosnie, car on n'entend pas chez eux d'autres choses que des plaintes sur les embarras, les épreuves et l'horrible tyrannie des Turcs, de sorte que j'oserais jurer que tous courront les bras ouverts à la rencontre de Votre Majesté»<sup>2</sup>.

Le fragment cité met en évidence l'affinité historique et confessionnelle de l'espace roumain avec le monde sud-danubien, trouvé alors sous domination ottomane. L'adhérence du monde sud-danubien aux actions anti-ottomanes s'est faite sentie dans les circonstances des conflits survenus entre les Ottomans et le pouvoir des Habsbourg, plus proche et directement intéressée de l'espace sud-est européen, à la différence du Royaume polonais, qui a gardé une neutralité bienveillante envers l'Empire ottoman durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Le moment de Michel le Brave confirme bien cette assertion.

La sensibilité des peuples chrétiens balkaniques pour les actions anti-ottomanes des voïévodes roumains s'explique par un attachement d'ordre confessionnel, ces derniers s'inscrivant parmi les peu nombreux princes orthodoxes de la région. Étienne le Grand de la Moldavie avait été conscient de ce fait, en écrivant (1475) au grand knèze Ivan III (1462–1505) de Moscou qu'arrivent «chez nous de très nombreux gens originaires des contrées lointaines et je ne les entends pas parler d'un autre prince orthodoxe, en dehors de Votre Majesté ... et dans ces parties du monde moi, je suis le seul prince orthodoxe qui existe encore»<sup>3</sup>. Une idée identique allait être exprimé par le voïévode Gheorghe Ștefan durant les préliminaires du traité conclu avec la Russie en 1656: «Faute de n'avoir pas entendu parler, dans ces parties du monde, d'un autre empereur orthodoxe, à l'exception de Ta Majesté impériale»<sup>4</sup>. Situé alors très loin des régions balkaniques et de l'Europe Centrale, l'État russe n'était pas encore en mesure de jouer un rôle politique et confessionnel important dans ces régions. Mais ce moment viendra au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Le titre de cet essai est motivé par la présence des plusieurs confessions chrétiennes dans l'espace roumain à la suite de la Réforme. Les circonstances historiques existantes alors, dues à la chute du Royaume apostolique de la Hongrie, ainsi qu'au raffermissement du pouvoir turc dans la région, ont largement amplifié un

<sup>2</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. I, édité par les soins de Maria Holban, Bucarest, Ed. Științifică, 1968, p. 241.

<sup>3</sup> Șt.S. Gorovei, M. Magdalena Székely, *Princeps omni laude maior. O Istorie a lui Ștefan cel Mare*, Monastère de Putna, Ed. Mușatinii, 2005, p. 445, n. 112, information reprise par T. Teoteoi, *Ștefan cel Mare între tradiția bizantină și cea apuseană*, dans le vol. *Ștefan cel Mare și epoca sa*, Bucarest, Ed. Universității București, 2007, p. 200, n. 174.

<sup>4</sup> Silviu Dragomir, *Contribuții la relațiile bisericii românești cu Rusia în veacul XVII*, Bucarest, Ed. Domino, 2003, p. 42.

phénomène intéressant de tolérance religieuse, inconcevable en Europe occidentale déchirée alors par des sanglantes guerres de religion, tandis qu'en Transylvanie, devenue Principauté autonome sous suzeraineté ottomane, il y avait des diètes qui élargissaient la liberté de conscience, en matière de choix religieux, bien sur.

La Réforme a donc mieux défini les rapports politiques existants dans l'espace roumain. Dans cette ambiance de tolérance religieuse inconcevable pour l'Europe Occidentale, mais favorisé en Transylvanie par la domination ottomane, la rivalité confessionnelle conférait ici des dimensions accrues au phénomène missionnaire, surtout au missions catholiques, connues aussi comme «apostoliques» par l'historiographie. Les missionnaires catholiques sont présents en premier lieu en Transylvanie et en Moldavie dès la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle par l'intermédiaire de l'ordre nouvellement créé des jésuites<sup>5</sup>, dont la force missionnaire allait gagner de nouvelles dimensions par la création de la *Congregatio «De Propaganda Fide»*, dans une première forme en 1599 (sur la base d'un projet présenté par le général des jésuites Francisco Borgia (1565–1572)<sup>6</sup> en 1568), œuvre parachevée par deux bulles du pape Grégoire XV (1621–1623): «Inscrutabili Dei providentia» du 5 février et «Inscrutabili Divinae Providentiae Arcano» du 22 juin 1622. Le premier secrétaire de la «Congregatio» a été le cardinal Francesco Ingoli (1578–1649)<sup>7</sup>.

Grâce à ces circonstances, ainsi qu'au milieu social tolérant par tradition, sur les sièges régnants de la Moldavie et de la Valachie nous rencontrons des voïévodes qui étaient soit adeptes déclarés d'une confession non-orthodoxe, comme Jacques Basilicos ou Despot Vodă (1561–1563), l'érudit aventurier

<sup>5</sup> Lucian Periș, *Le missioni gesuite in Transilvania e Moldavia nel seicento*, Cluj, Ed. Fundației pentru Studii Europene, 1998.

<sup>6</sup> W.V. Bangert, S.J., *Istoria iezuiților*, Jassy, Ed. Ars Longa, 2001, p. 46, 47, 73, 76–81, 91–93, etc. A. Perbal, *Projets, foundation et débuts de la Sacrée Congrégation de la Propagande*, dans *Histoire universelle des missions catholiques*, coord. de S. Delacroix, 2 vol., Paris, Nouvelles Librairies de France, I, 1955, p. 109–131. Il s'agit de la *Congregatio Germanica* et *Congregatio Hispanica*, dont l'activité a temporairement cessé à ses débuts, à cause de l'opposition venue de la part de l'empereur Rodolphe II (1576–1612), ainsi que du roi de l'Espagne, Philippe II (1556–1598).

<sup>7</sup> István György Tóth, *Litterae missionariorum de Hungaria et Transilvania (1572–1717)*, I, Rome–Budapest, 2002, p. 85–86; W.V. Bangert, S.J., *op. cit.*, p. 251. Au temps du pape Grégoire XIII (1572–1585), on doit mentionner la fondation d'une Commission des Cardinaux, du *Collegium Graecum* (1577), et du *Collegium Illyricum* (1581), dont l'activité concernait le monde orthodoxe et balkanique surtout (*Ibidem*, p. 82–83). On peut ajouter le *Collegium Nordicum*, fondé à Olomouc (Olmütz, en Bohême), en 1581 et dirigé par Antonio Possevino, ainsi que le *Collegium Germanicum Hungaricum* (1582) (John Patrick Donnelly, *Antonio Possevino's plan for world evangelization*, dans *Christianity and the Missions*, éd. par J.-S. Cummins, Brookfield, Ashgate/Aldershot, 1997, p. 37–56; J. Delumau, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, Presses Univ. de France, 1971; L. Châtellier, *La religion des pauvres. Les missions rurales en Europe et la formation du catholicisme moderne, XVI<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Ed. Aubier, 1993; Olivier Chaline, *La reconquête catholique de l'Europe Centrale*, Paris, Ed. du Cerf, 1998.

originaire de l'île de Chios, mais passé au luthéranisme en Europe occidentale, et c'est ainsi qu'il haïssait «les coutumes et les mœurs de l'orthodoxie»<sup>8</sup>, aux dires du chroniqueur Azarie, soit sympathisants plus ou moins déclarés, du catholicisme, comme Pierre Boucle d'Oreille (1583–1585) en Valachie, ou Pierre le Boîteux (1574–1579 et 1582–1591) en Moldavie.

Vues ces situations, dans l'espace roumain se succèdent alors des adeptes des deux camps rivaux, dont l'antagonisme se trouvait accru par suite de l'immixtion des intérêts politiques. Quelques-uns de ces voyageurs se trouvaient dans l'espace extra-carpatique en qualité d'envoyés officiels (Jean Belsius, Martin Gothardy, le cardinal Giovanni Francesco Commendone, 1523–1584, Antonio Maria Graziani, Pierre Lescalopier, le jésuite Antonio Possevino et d'autres du camp catholique, d'autres comme Wolfgang Schreiber du côté protestant), d'autres enfin en tant que simples voyageurs, comme Johann Sommer, ou Jacques le Paléologue, c. 1520–1585, qui n'oublie pas de mentionner la «doamna» Ecaterina Salvaresso, l'épouse du voïévode valaque Alexandre II Mircea, 1568–1577, car elle descendait d'une famille noble, brillante et très riche naguère, de l'île de Chios, qui était aussi sa patrie<sup>9</sup>.

Secrétaire de l'empereur Maximilien II de Habsbourg (1564–1576), Martin Gothardy décrit la participation de Despot Vodă à la cérémonie orthodoxe de l'Épiphanie du 6 janvier 1563, évidemment, dans le but de s'assurer la sympathie de ses sujets: «le prince est allé à pied de la forteresse [de Suceava] jusqu'à la rivière de Suceava, avec les plus grandes cérémonies de ce peuple – chose abondamment confirmée d'ailleurs par les sources – et on portait devant lui le sceptre, l'épée et deux bâtons d'or. Une fois arrivés à la rivière, on lui a mis la couronne sur sa tête, et les prêtres ont béni l'eau en souvenir du Baptême de Nôtre Seigneur [Jésus Christ]; après cela, ils s'ensuivirent les prières pour garder son règne sain et sauf, et à la fin il est monté à cheval et a parcouru le chemin de retour chez lui, la couronne sur sa tête»<sup>10</sup>. Pour sa part, le luthérien Johann Sommer regarde cette cérémonie d'un œil plus critique, en la traitant de profanation, car, selon lui, elle tournait en dérision le baptême du Christ<sup>11</sup>.

Les effets de la Réforme se sont faits très vite sentis dans l'espace roumain, même dans les deux Pays Roumains extra-carpatiques, c'est-à-dire en Moldavie et en Valachie. En Transylvanie, les Habsbourg ont continué d'appuyer et de s'appuyer sur le catholicisme, en confirmant de la sorte leur fidélité inébranlable envers cette confession, tandis que le parti de la famille Zápolya a consolidé sa position par le soutien de la Réforme et en jouissant du soutien ottoman, d'où la formule de «calvino-turquisme» appliquée par une partie de l'historiographie aux

<sup>8</sup> *Cronicile slavo-române din sec. XV–XVI, publicat de Ion Bogdan*, éd. P.P. Panaitescu, Bucarest, Ed. Academiei, 1959, p. 143, l. 12.

<sup>9</sup> *Călători străini*, II, Bucarest, 1970, p. 413.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 228.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 228, n. 15.

princes calvinistes du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Fabio Mignanelli, nonce apostolique en Allemagne, où il constatait avec profond regret les progrès de la Réforme, dans une lettre envoyée de Vienne au pape Paul III (1534–1549) et au neveu de ce dernier, Alessandro Farnese, se référait aux deux Valachies extra-carpatiques, mais en considérant la Moldavie comme la Grande Valachie, ainsi qu'à la position de la Transylvanie dans les nouvelles circonstances de la chute du Royaume de la Hongrie, «qui jusqu'à ce moment se trouve éloigné en grande partie de la voie vraie du catholicisme, par la volonté du Grand Turc»<sup>13</sup>. Un quart de siècle plus tard, le voyageur français Pierre Lescalopier rencontrait à la résidence transylvaine de Constantinople «plusieurs Hongrois, Polonais et Transylvains qui s'étaient turquisés. Ils ont pris la cène avec nous; quelques-uns étaient unitariens, d'autres anabaptistes, zwingliens, luthériens ou d'autres orientations religieuses récentes et ils disaient qu'ils pouvaient les pratiquer mieux sous vêtement turc que dans leur propre pays»<sup>14</sup>.

À la cour bucarestoise d'Alexandre II (1568–1577), l'ambassade conduite par Pierre Lescalopier a trouvé un traducteur du latin, et à Târgoviște il a rencontré «quelques Génois réfugiés de l'île de Chios <conquise par les Turcs en 1566>, qui nous ont invité à la table, très heureux de nous écouter parlant leur langue»<sup>15</sup>. Arrivés puis en Transylvanie, dans le village saxon Neustadt, «que les Hongrois et les Roumains appellent Cristian», remarque qui de nos jours garde son entière validité, notre voyageur était heureux de voir une église «exactement pareille aux nôtres. Nous sommes entrés à l'intérieur, nous avons écouté le service religieux en latin, chose très chère à mon cœur, mais en les écoutant à la fin d'un hymne comme ils priaient «et anéantis, Notre Seigneur, la tyrannie des Papiques et des Turcs», j'ai compris qu'ils étaient des luthériens. Les vitraux et les murs peints avec des récits saints étaient exactement comme les nôtres, et les prêtres portaient les mêmes vêtements que les nôtres»<sup>16</sup>.

Quelques décennies plus tard, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le franciscain Bernardino Quirini, originaire de la ville de Candie en Crète, envoyé en qualité d'évêque catholique «d'Argeș et Bacău, en Moldavie et Valachie», devait répondre aux accusations de son rival polonais Valerian Lubienecki, entre autres d'avoir pris part à la procession organisée par les «schismatiques» à Suceava, à l'occasion de la même fête de l'Épiphanie: «il est vrai que j'y étais présent, mais de la façon suivante. Au jour de l'Épiphanie, quand le prince du pays sort avec les croix à la rivière, on procède à la bénédiction de l'eau, et tous les évêques prennent part à ce

<sup>12</sup> Pál Fodor, *The Ottomans and their Christians in Hungary*, dans *Frontiers of Faith*, éd. par E. Andor et I.G. Tóth, Budapest, C.E.U., 2001, p. 137–138.

<sup>13</sup> *Călători străini*, I, p. 466.

<sup>14</sup> *Ibidem*, II, p. 424.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 428.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 430.

cérémonial, puis ils remettent la croix au prince pour la baiser, s'adonnent à l'aspersion des chevaux avec de l'eau bénie, le prince a envoyé m'inviter à cette procession. Et moi, tout en sachant l'amour et l'obéissance témoignés par lui à l'Église romaine et aux réalisations catholiques, je ne le traite pas de schismatique, mais de vrai catholique. Donc, pour ne pas l'offenser, je marchais au milieu de la procession, très proche du prince et portant notre croix. J'ai été présent à la bénédiction des eaux. Derrière le prince, d'un côté se trouvaient les évêques orthodoxes, de l'autre c'était moi qui se trouvait, et après avoir baisé leur croix, ils ont baisé également la nôtre, avec piété et dévotion, et j'ai rapporté cette question au cardinal de Santa Severina, d'éternelle mémoire<sup>17</sup>, qui m'a ordonné de la part de Sa Sainteté<sup>18</sup>, que je fasse tout le possible pour que ce peuple s'unisse avec nous, et le cardinal m'a exhorté de persévérer sur cette voie: car si je prends part à leur cérémonial de pair avec eux, le prince viendra lui-aussi avec grande dévotion dans notre église à l'occasion de la fête du «Corpus Domini», avec ses évêques et ses boyards, et ils s'agenouilleront devant nos saintes offrandes<sup>19</sup>. Étienne Bathazar, curé catholique de Suceava, accusait de sa part cette prise de position de Quirini, qui chagrinait les catholiques de ce pays, car ces derniers observent qu'ils ne possèdent plus aucun trait différent par rapport aux orthodoxes, et ils passent donc facilement au rite de ceux-ci<sup>20</sup>. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, la relation détaillée de Marco Bandini (†1650) confirme que la participation des missionnaires et des autorités catholiques à la fête de l'Épiphanie était devenue chose habituelle à la cour de Basile Lupu de Moldavie<sup>21</sup>.

La dissolution des communautés catholiques, à laquelle les progrès de la Réforme donnaient de nouvelles impulsions, était facilitée aussi à la suite des mariages mixtes, ainsi que de la tendance des orthodoxes de rebaptiser les catholiques passés à l'orthodoxie. Quirini apportait d'autres louanges au voïévode Jérémie Movilă pour faire cesser cette pratique dans son pays, car il aimait beaucoup l'Église catholique<sup>22</sup>, vue sa politique philo-polonaise.

Au service du voïévode ou en qualité de mercenaires dans son armée il y avait un grand nombre des Polonais, qui avaient déjà adopté le nouveau calendrier grégorien, tandis que les communautés catholiques du pays vivaient selon le calendrier julien, à l'instar des orthodoxes majoritaires, ou des protestants mêmes,

<sup>17</sup> Il s'agit de Giulio Antonio Santori, cardinal de Santa Severina, mort le 7 juin 1602 (A. Perbal, *op. cit. Supra*, n. 5, p. 112; *Compendio di storia della Sacra Congregazione per l'Evangelizzazione dei Popoli o "De Propaganda Fide"*, 1622–1972. 350 anni al servizio delle missioni, dans "Euntes docete. Commentaria urbaniana", XXV, Rome, Pontificia Universitas Urbaniana, 1973, p. 17.

<sup>18</sup> Il s'agit du pape Clément VIII (1592–1605).

<sup>19</sup> *Călători străini*, IV, p. 53.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 187.

<sup>21</sup> *Ibidem*, V, p. 335 et suiv.

<sup>22</sup> *Călători străini*, IV, p. 43.

dont l'attitude envers le nouveau style grégorien était alors très réservée, vue l'initiative papale qui se trouvait à l'origine du nouveau calendrier. «Dans toutes les villes de la Moldavie – affirme Quirini – j'ai rencontré un sérieux malentendu et même des troubles entre les orthodoxes et les catholiques, surtout à Suceava, où il y a bon nombre des Polonais qui vivent selon le nouveau calendrier, tandis que les gens du pays observent l'ancien calendrier ... Avec le pouvoir dont le siège apostolique m'a investi, par l'intermédiaire de l'illustre cardinal de Santa Severina, j'ai donné disposition que les Polonais de Suceava tiennent les fêtes religieuses selon l'ancien calendrier»<sup>23</sup>. Des difficultés similaires s'est heurté le missionnaire jésuite Ferrante Capeci (1549–1587) en Transylvanie, car il avait dû affronter ici l'opposition des «hérétiques» réformés d'un côté, et celle des Roumains orthodoxes de l'autre côté, ces derniers représentant une partie importante des habitants de la Principauté, et selon leur rite grec observent l'ancien calendrier. En plus, c'étaient eux ceux qui formaient l'ordre des «laboratores» par excellence, et l'adoption du nouveau calendrier les aurait mis en état de fouler aux pieds leurs fêtes religieuses<sup>24</sup>. Bien inquiet en ce qui concerne le prince mineur Sigismond Báthory, qui appartenait à une famille catholique, Capeci fait toutefois état de ses grandes inquiétudes quant aux perspectives réelles de la reconversion des «hérétiques» au catholicisme<sup>25</sup>.

Tout en revenant à Quirini, ce missionnaire se plaint d'avoir rencontré dans les Pays Roumains des catholiques remariés, chose habituelle seulement chez les orthodoxes, qui ont la permission de divorcer. À ce propos, il demandait conseil sur la position qu'il devait prendre<sup>26</sup>. Par ailleurs, Johann Sommer avait décrit la sévérité avec laquelle Despot Vodă traitait ces situations, et les mesures adoptées par celui-ci pour en finir avec cette habitude, qu'il appréciait comme par trop répandue dans la société locale, et en mesure d'affecter sérieusement les communautés protestantes et catholiques qui y vivaient. Dans la ville de Troțuș, l'évêque réformé polonais Lusinius avait rencontré deux anciens époux qui se trouvaient chacun à son quatrième mariage: «il paraît que les deux époux avaient engagé un concours pour voir qui sera celui qui contractera plusieurs mariages»<sup>27</sup>. En qualité d'évêque des habitants de rite latin qui vivaient en Moldavie et en Valachie, Bernardino Quirini affirmait que depuis 90 ans cet évêché était sans titulaire, à l'exception de quelques vicaires apostoliques, et que d'habitude ces catholiques s'adressaient aux évêques situés dans leur voisinage, chose devenue très dangereuse et source de bon nombre d'égarements et de très graves erreurs en

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> *Ibidem*, III, p. 96.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 105.

<sup>26</sup> *Ibidem*, IV, p. 44.

<sup>27</sup> Johannes Sommer Pirnensis, Anton Maria Gratianus, *Viața lui Despot Vodă*, Iași, Institutul European, 1998, p. 45 (= *Călători străini*, II, p. 260).

matière de foi – allusion évidente aux effets de la Réforme. Parmi ces graves erreurs, il cite avec détails un grand nombre des prêtres catholiques mariés, situation due à l'influence de la Réforme plutôt qu'à celle du milieu orthodoxe environnant. Il s'arroge donc le mérite d'avoir trouvé des solutions aux difficultés issues de ces situations, quelquefois assez délicates, tantôt par des conseils paternels, tantôt par la voie de la conviction ou même par la rigueur du canon ou des promissions sous serments écrits.

Cette situation est confirmée par d'autres témoignages. Originnaire de l'île de Chios, le franciscain Geronimo Arseno (†1610), envoyée dans l'espace orthodoxe avant Quirini, affirme que la petite communauté catholique de Târgoviște (22 maisons avec 130 personnes, qui signifiait c. 2% par rapport à l'ensemble de la population de cette ville) était guidée par un prêtre luthérien, situation valable pour les communautés saxonnes de Câmpulung et Râmnicu Vâlcea, qui se déclaraient elles-aussi catholiques, mais avec un prêtre réformé<sup>28</sup>, étant dépourvus d'un prêtre catholique. Le dominicain Andrea Bobbi di Faenza, ou Andrea de Forlì (c. 1540–1604, tué par les Tartars en Moldavie), atteste une situation similaire dans ce pays, «depuis de nombreuses années déjà», où bon nombre des prêtres avaient ouvertement des familles, et même avec la bénédiction de leurs collègues, eux aussi mariés<sup>29</sup>. Grâce à un phénomène qui mérite d'être traité plus à fond dans l'avenir, ces communautés sont revenues au catholicisme dès la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le règne de Mathieu Basarab, par ailleurs allié constant des princes calvinistes de Transylvanie, marquant un tournant décisif en ce sens<sup>30</sup>. La reconversion des communautés luthériennes de Valachie au catholicisme a eu lieu en 1639, à la suite de l'action des moines franciscains<sup>31</sup>. Bien que revenus au catholicisme, certains parmi ces anciens «hérétiques» voulaient recevoir la communion «sub utraque specie»; réminiscence de leur ancienne «hérésie», ou influence des «schismatiques» orthodoxes<sup>32</sup>?

On peut deviner que Bernardino Quirini prêchait en latin, mais, originaire de l'île de Crète, plusieurs fois il a prêché en grec, ayant un traducteur en roumain, et un autre en polonais. Le deuxième jeudi après la Pentecôte, les catholiques fêtaient et fêtaient aussi de nos jours le «Corpus Domini», et on faisait alors la procession avec les saintes offrandes, à laquelle prenaient part le prince, ses boyards, l'archevêque, qui était frère du prince – il s'agit du métropolitain George Movilă -- les évêques, l'armée et le peuple. Le voïévode avec son frère et ses évêques ont pris part aussi deux fois à la messe pontificale officinée par Quirini dans l'église

<sup>28</sup> *Călători străini*, II, p. 509–510.

<sup>29</sup> *Ibidem*, IV, p. 194.

<sup>30</sup> V. la relation du frère mineur Angelo Petricca di Sonnino (†1673, franciscain), *Despre starea catolicismului în Țara Românească, 1640*, dans *Călători străini*, V, p. 57.

<sup>31</sup> Al. Ciocîltan, *Biserica și organizarea bisericăescă a sașilor din Câmpulung Muscel în secolele XIII–XVI*, “Revista istorică”, XVII, 2006, 5–6, p. 5–18, ici p. 13.

<sup>32</sup> En ce sens, v. le témoignage du franciscain Andreas Bogoslavić ou Apharia (originaire de Dalmatie, passé par Kiprovac, † après 1649), *Ibidem*, V, p. 7.

catholique de Suceava, dédiée à la Sainte Vierge, église dont l'hôtel et l'icône avaient été rénovés aux frais du prince<sup>33</sup>. Il s'agit donc d'une seule icône, tandis que les églises orthodoxes paraissaient aux mêmes voyageurs de l'espace occidental comme ornées partout des icônes<sup>34</sup>.

Dans sa «Description de la Valachie», Pierre Bogdan Bakšić (c. 1601–1674), originaire de Kiprovac, apporte la précision que dans l'église Jacques le Grand (ou la «Bărăția») de Câmpulung il y avait trois hôtels dans les siècles passés, mais pendant son temps seulement le premier était utilisé, avec une icône faite cadeau depuis peu par un moine «schismatique», et deux nappes données par les marchands de Kiprovac<sup>35</sup>. Dans la même ville, de l'ancien monastère dédié à la Sainte Elisabeth de Hongrie, connue sous le nom de «Cloașter», qui vient de l'allemand «Kloster», seulement l'église existait encore, et on disait qu'il y avait encore des miracles dans ce pieux bâtiment. Bon nombre des malades de tous les peuples qui vivaient dans cette région, y venaient et gagnaient leur santé<sup>36</sup>. Les catholiques de cette ville ont imploré Bakšić de revenir chez eux et d'organiser une procession «pour montrer aux Roumains la beauté des vêtements et du rituel romain», car les Roumains disaient que la confession catholique était impure et pire que toutes les autres<sup>37</sup>. À Târgoviște, les Arméniens préféraient aller à l'église catholique St. François que chez les «schismatiques», écrit le même Bakšić<sup>38</sup>.

La sensibilité particulière des orthodoxes non seulement envers les icônes, étroitement liée au culte des Saints, de leurs reliques, ou des miracles opérés, n'échappe point à l'observation des voyageurs étrangers. En 1533, à la cour de Pierre Rareș, prince de la Moldavie, se présentait le châtelain ou le *staroste* («capitaneus») de Camenița, à dessein d'assurer la neutralité ou la non-intervention de ce pays dans l'éventualité d'une action militaire dirigée par la Pologne au-delà de ses frontières orientales. Pierre Rareș a saisi l'occasion pour reprendre la question de la Pocuția, «cause de grande animosité entre la couronne de la Pologne et le pays de la Moldavie», écrivait puis l'interlocuteur polonais. «Si Sa Majesté votre roi ne voudra pas en finir avec moi, vous pouvez voir cette icône de la Sainte Résurrection qui se trouve au-dessus de ma tête, et sur laquelle j'ai juré et je jure maintenant de nouveau de ne point renoncer à cette question», disait alors le voïévode<sup>39</sup>, pour émouvoir la sensibilité

<sup>33</sup> *Ibidem*, IV, p. 41.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 261–262 (relation du jésuite Giovanni Argento sur le voyage qu'il a fait en 1603 de Transylvanie en Pologne; en passant par la Moldavie, il affirme que ce pays est dominé par le «schisme» grec, mais son prince, qui est très pieux, se rend assez souvent à l'église, quelquefois même à l'église catholique).

<sup>35</sup> *Descrierea Țării Românești, 1640*, dans *Ibidem*, V, p. 210 (traduction après l'édition de E. Fermendžin dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*, XVIII, Zagreb, 1887).

<sup>36</sup> *Călători străini*, V, p. 211.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 212.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 216. V. aussi Al. Ciociltan, *op. cit.*, p. 13.

<sup>39</sup> *Călători străini*, I, p. 355 («Entretien de Nicolas Iskrzycki, chatelain de Camenița, avec Pierre Rareș, voïévode de la Moldavie”).

chrétienne de son interlocuteur catholique. Un siècle et demi plus tard, la prise de la forteresse de Camenița par les Turcs (1672) avait été prédite par une icône miraculeuse du monde orthodoxe, bien que la forteresse se trouvât dans les mains des Polonais. «Et cette année s'est produit un grand miracle, qui s'est révélé à Hotin, dans un petit monastère qui se trouve tout près des murs de la cité. Des flots des larmes coulaient sur le visage de la Vierge représentée sur l'icône, et tout le monde voyait les larmes qui roulaient sur son visage et tombaient dans un plateau assis sur l'icône, et tous tremblaient d'effroi, stupéfiés comme ils étaient de voir un tel signe et miracle, qui annonçait la perte de tant des chrétiens en pays polonais, ainsi que le commencement des souffrances et de la destruction de notre terre»<sup>40</sup>, écrivait le chroniqueur Neculce.

Dans leur marche vers Camenița, les armées ottomanes ont campé à Țuțora, près de Jassy, où elles se sont reposées huit jours, occasion bien venue pour que le sultan Mehmed IV (1648–1687) fasse une promenade jusqu'à Jassy. «Le pays s'était réfugié seulement de la route des armées turques, pour le reste, tous les habitants se trouvaient chez eux, sans sortir de leur maisons, ni pour aller, ni pour retour». Dans cette atmosphère lourde et accablante, le sultan se déplaçait à cheval, tandis que le voïévode du pays, «Duca Vodă marchait avec tous ses boyards à pieds, à côté de la suite de l'empereur; sur la route de ce dernier, dans la ville de Jassy on a mis aussi des tapis sur les rues. Durant l'une de ces promenades, le sultan est allé jusqu'à l'église de Cetățuia. Après quoi, un bruit s'est répandu, selon lequel un prêtre musulman était monté et aurait crié du clocher de l'église, et après cela l'église est resté fermée jusqu'au règne d'Antonie Ruset (1675–1678). Pour sa réouverture il a fallu, sans doute, une nouvelle consécration (*sfeștanie*).

Après la conquête de Camenița, les Moldaves ont obtenu la retraite des forces ottomanes de la région, en s'engageant à une médiation auprès des Polonais, pour l'installation d'un état de pax provisoire avec les Turcs, les Moldaves étant «de la même loi»<sup>41</sup> que les Polonais, selon le commentaire du même Neculce.

Pour renforcer les accusations portées contre Bernardino Quirini d'avoir démesurément communiqué avec les schismatiques, un adversaire de celui-ci lui reprochait aussi le fait d'avoir baisé certaines reliques de ces contrées, mais qui étaient des simples dépouilles mortelles, en ne répondant pas aux exigences imposées par l'Église catholiques pour les canonisations. Il est intéressant de remarquer qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, une précieuse relique était gardée dans le monastère dominicain («Cloașter») de Câmpulung. Il s'agit du pied de Saint André<sup>42</sup>, apôtre dont le culte est très répandu aujourd'hui dans les milieux orthodoxes roumains.

Bien que très chéri par Johann Sommer, Despot Vodă est toutefois blâmé par lui pour sa vénération des icônes – pas toujours sérieuse d'ailleurs – pour

<sup>40</sup> Ion Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei*, éd. Iorgu Iordan, Bucarest, ESPLA, 1955, p. 131–132.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>42</sup> V. la relation des pèlerins allemands Peter Sparnau et Ulrich von Tennstädt de 1385 («Relația călătoriei prin Țara Românească și Transilvania», dans *Călători străini*, p. 20, mentionnée par Al. Ciocîltan, *op. cit.*, p. 13).

l'attention qu'il payait à l'égard de la confession orthodoxe de ses sujets, en imitant certains rituels ou «superstitions entêtées» de ceux-ci, attitude dictée par des raisons politiques<sup>43</sup>. Le même voïévode aurait fait confectionner deux couronnes d'or pur, et a mis sur sa tête l'une de ces deux couronnes le jour de l'Épiphanie, probablement dans l'année 1562, en adoptant le nom de Jean au lieu de Jacques, selon «une coutume bien établie chez les Valaques, quand il s'agit d'un prince nouveau», dit notre auteur. En fait, la particule «Io» de l'intitulation des voïévodes roumains a d'autres explications (et motivations). Despot Vodă espérait que son règne sera long et heureux, mais un Arménien du pays a fait une blague en disant que ce règne se maintiendra autant que la corneille reste perchée sur une palissade.

Notre auteur ajoute que pour cacher ses vraies intentions, il a fait recours à une fourberie, rapprochée par l'humaniste allemand au récit de Plutarque sur la biche de Sertorius (*cerva sertoriana*), pour convaincre ses sujets mal instruits et gagner leur confiance<sup>44</sup>, ayant en vue leur penchant particulier et les propensions de

<sup>43</sup> Joh. Sommer Pirmensis, A.M. Gratianus, *op. cit.*, p. 46/47.

<sup>44</sup> La comparaison faite par Sommer, véritable humaniste de son temps, est très bien choisie. Très goûtées par les milieux humanistes de l'époque, les "Vies parallèles" de Plutarque avait connu déjà plusieurs éditions, comme celle de Venise, en 1491, de Paris, en 1521, ou celle de Munich (Moguntia, cette dernière soignée par I. Regius, N. Saguntinus ou Secundinos, et Guarino da Verona). Le texte grec de Plutarque qui concerne la biche de Sertorius se trouve dans le XII<sup>e</sup> chapitre de la Vie de Sertorius et a été traduit de la façon suivante: "Appelé alors par les Lusitaniens, il partit d'Afrique. Investi à son arrivée de toute l'autorité de général, il mit une armée sur pied, et eut bientôt soumis la partie de l'Espagne la plus voisine de la Lusitanie. Ces peuples, charmés surtout de sa douceur et de son activité, se rendaient à lui volontairement; il est vrai aussi qu'il mit en usage l'artifice et le ruse pour les tromper et les attirer dans sa partie. Une biche fut le principal ressort qu'il fit jouer pour cela. Un homme du pays, nommé Spanus, qui vivait à la campagne, rencontra un jour une biche qui venait de mettre bas et qui était poursuivie par des chasseurs. Il la laissa fuir en liberté; mais, frappé par la couleur extraordinaire du faon, dont la robe était toute blanche, il se mit à la poursuivre et le saisit. Sertorius était par hasard campé dans les environs. Comme on lui voyait recevoir avec plaisir tous les présents de gibier ou de fruit qu'on lui présentait, et récompenser généreusement ceux qui lui faisaient ainsi leur cour, cet homme lui apporta sa petite biche, que Sertorius reçut sans montrer beaucoup de satisfaction de ce présent; mais l'ayant ensuite tellement apprivoisée qu'elle venait à sa voix et le suivait partout sans être jamais effarouchée du tumulte du camp, ni du bruit des soldats, il en vint peu à peu à la diviniser, pour ainsi dire: il débita que cette biche était un présent de Diane; et connaissant l'empire de la superstition sur les barbares, il leur fit accroire que cet animal lui découvrait bien des choses cachées. Il employait l'artifice pour accréditer ces bruits. Était-il informé, par quelque avis secret, que les ennemis avaient fait une incursion sur les terres de sa province, ou qu'ils avaient sollicité une ville à la defection? Il feignait d'en avoir été averti par sa biche, pendant son sommeil, et d'avoir reçu d'elle l'ordre de tenir ses troupes prêtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses lieutenants avait eu quelque avantage? Il défendait au courier de se montrer, faisait paraître en public sa biche couronnée des fleurs, pour marquer qu'il avait reçu une heureuse nouvelle; et, pour animer le courage de ses soldats, il les exhortait à faire des sacrifices aux dieux, en leur promettant qu'ils apprendraient quelque heureux succès". Dans le chapitre suivant, l'auteur antique ajoute que "par cet artifice, il les rendit souples et soumis à toutes ses volontés; car ils se croyaient commandés non par un général étranger et d'une grande prudence, mais par un dieu même" (Plutarque, *Vie de Pompée et de Sertorius*, Paris, Librairie de la Bibliothèque Nationale, 1908, traduction de Ricard, p. 130-132).

la confession orthodoxe pour les miracles et les visions. Le matin du même jour de l'Épiphanie, après le réveil du voïévode, l'un de ses familiers est sorti de sa chambre dans le hall où se trouvaient les gardes. Comme foudroyé, il montrait l'étonnement sur son visage, car il était capable de jouer toute sorte de pièces, même sans porter masque. En feignant la stupéfaction et interrogé sur sa cause, il a raconté une vision qui avait eu lieu dans la chambre du prince: il s'agissait de trois enfants portant des vêtements du lin et pleins d'éclats, comme on sait que sont représentés les anges, et chacun d'eux portait une couronne dans ses mains, après quoi ils sont disparus soudain, mais après avoir salué le voïévode par une inclination devant lui. Comme d'habitude, le bruit concernant cet évènement sorti du commun s'est répandu vite, avec l'interprétation qu'un triple règne devant Despot Vodă<sup>45</sup>. L'histoire a conservé le texte de la proclamation adressée par lui aux habitants de la Moldavie, ainsi qu'à ceux de la Valachie, mais l'épisode mentionné ci-dessus met en évidence que la Transylvanie était bien présente dans ses plans de «*Restitutio Daciae*». Mais il faut que nous revenions dans le sillage de cet exposé, pour remarquer les doutes sérieux que Sommer exprime quant à l'authenticité de l'épisode, et sa déception pour l'attitude adoptée par l'évêque réformé Lusinius, «qui n'était point de la catégorie des gens de rien» (*vir alioqui non malus*), mais qu'il soupçonne d'adulation envers le voïévode, «qui faisait recours à cette sorte de mises-en-scènes, pour tromper les âmes simples de ces barbares» (*hac quidem impostura ad decipiendos simplices barbarorum animos Despotae uti placuit*)<sup>46</sup>. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle Bernardino Valentini († après 1670), frère mineur originaire de Perugia, consignait deux déclarations concernant un miracle qui s'était produit à l'église catholique de Troțuș, dédiée aux Saints Anargyres Côme et Damien, qui a déterminé un saxon de passé au luthéranisme de revenir au catholicisme, tandis qu'un prêtre orthodoxe attestait lui-aussi le miracle, en disant que «pleine de grandeur est la loi des Papiques, et bien heureux ceux qui vivent sous son pouvoir»<sup>47</sup>. Il faut retenir que les discussions avec un interlocuteur avaient eu lieu en latin, et celle avec le prêtre orthodoxe en roumain. Vers la même époque, les missionnaires Nicolò Barsi († après 1640) et Bartolomeo Bassetti († après 1644) attestent qu'il y avait dans la ville de Siret, où se trouvait naguère un évêque catholique, un monastère dominicain dans la cour duquel une fontaine dont l'eau guérissait ceux qui se lavaient dans la nuit de la Naissance de Saint Jean Baptiste, c'est-à-dire la nuit de 24 juin. Ce miracle a continué de se produire sans interruption jusqu'au moment où un voïévode nommé Bellichini<sup>48</sup>, ennemi de la foi

<sup>45</sup> Joh. Sommer Pirmensis, A.M. Gratianus, *op. cit.*, p. 51–53 (=Călători străini, II, p. 261–262).

<sup>46</sup> Joh. Sommer Pirmensis, A.M. Gratianus, *op. cit.*, p. 52.

<sup>47</sup> Călători străini, V, p. 423.

<sup>48</sup> Sur le surnom "Belicâne", attribué aussi à Ștefăniță (1572–1574) et Jean le Terrible (1572–1574), v. A. Pippidi, *Criza politică din Moldova anilor 1547–1564. O mărturie neașteptată*, "Revista istorică" (=RI), XVI, 2005, fasc. 1–2, p. 153–168, ici p. 154–155.

catholique – il s’agit de Ștefăniță (ou Ștefan) Rareș (1551–1552) – a démoli ce monastère, tout en chassant ses moines. Un siècle plus tard, la ville était habitée seulement par les Arméniens et les Moldaves, et tous les gens avec lesquels le missionnaire Barsi avait parlé ont confirmé que l’ancienne habitude n’avait pas cessé, ainsi que les effets bienfaiteurs de ce lavage<sup>49</sup>. Bassetti ajoute le détail que Ștefăniță Rareș a détruit ce monastère à la demande des évêques «schismatiques»<sup>50</sup>, à cause des miracles qui y étaient opérés et qui ont déterminé bon nombre des «schismatiques» de passer à la foi catholique. Même dans son temps, le lieu était tenu en grande estime parmi les orthodoxes<sup>51</sup>.

À l’heure actuelle, il est bien difficile de vérifier la vérité de telles affirmations, mais il nous semble hautement intéressante la tendance de sortir de l’isolement à la communication, situation favorable aux interférences, qui était bien évidente durant la période envisagée.



La période envisagée dans cette étude s’impose à l’attention des historiens par la diversité du paysage confessionnel du territoire roumain à la suite de la Réforme religieuse, assez vite propagée dans les milieux des Saxons et ceux de la noblesse hongroise de la Transylvanie, situation qui n’est pas restée sans influence sur l’espace roumain extra-carpathique.

En permanente liaison avec leurs confrères transylvains, les communautés saxonnes de la Valachie sont revenues toutefois au catholicisme au temps de Mathieu Basarab, chose résultat dû aux missionnaires franciscains.

Les succès de la Réforme ont donné impulsion à l’activité des missionnaires jésuites dans l’espace roumain, dès les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, fait suivi aussi par une considérable présence réformée, même dans l’espace extra-carpathique, où on trouve des voïévodes qui montraient des sympathies ouvertes pour le catholicisme (Pierre le Boîteux ou Pierre Boucle d’Oreille), mais aussi un tel comme Despot Vodă, originaire des îles grecques et passé au luthéranisme durant ses pérégrinations antérieures. Arrivé à la tête d’un pays orthodoxe, ce dernier accordait une attention particulière aux traditions et sensibilités religieuses de ses sujets, comme le culte des reliques et des saints, l’adoration des icônes, ou la propension envers les miracles, pour les utiliser dans son jeu politique. Mais nous avons ici seulement une partie, vraiment importante, il est vrai, de ces nombreuses

<sup>49</sup> *Ibidem*, p. 81.

<sup>50</sup> Sur le soutien accordé par les évêques orthodoxes de la Moldavie aux mesures anti-catholiques du voïévode Ștefan Rareș “Belicâne” (1551–1552), v. A. Pippidi, *op. cit.*, RI, XVI, 2005, p. 157. Il s’agit des évêques Macaire de Roman (1531–1548 et 1551–1558) et Mitrofan de Rădăuți (1550–1552).

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 183.

interférences confessionnelles. Il y a d'autres aspects de ce phénomène que l'étude met en évidence, ainsi que les deux conditions qui l'ont favorisé: une tradition de tolérance qui s'est imposée dans la vie et le passé du peuple roumain, ainsi que la domination ottomane sur le territoire qu'il habitait, situation qui a renforcé une notable liberté de conscience religieuse, bien saisissable surtout pour la Transylvanie, où les princes réformés ont eu l'appui du pouvoir ottoman, arrivé en confrontation directe avec les Habsbourg catholiques.

L'étude se penche aussi sur un fait d'intolérance religieuse survenu dans l'histoire de la Moldavie: la persécution des Arméniens au temps du règne de Ștefan Rareș (1551–1552), initiative venue de la part de l'autorité politique, avec le concours fort probable de la hiérarchie orthodoxe, mais pas de la société «civile» du pays. Jusqu'à présent, l'historiographie roumaine n'a pas trouvé une explication suffisante à ce phénomène. Les relations des voyageurs étrangers nous permettent toutefois d'y avancer une hypothèse: les Arméniens qui vivaient dans les Pays Roumains manifestaient un attachement plus grand pour le catholicisme que pour l'orthodoxie. Cet attachement leur venait d'un passé assez lointain de leur pays, l'histoire des Croisades et de la Petite Arménie cilicienne y étant incluse. Il allait être prouvé dans les circonstances futures: une fois passés en Transylvanie dans la période suivante, ils se sont convertis au catholicisme. Mais au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les circonstances existantes alors étaient marquées par l'avance de la Réforme au détriment du catholicisme, et ce fait non seulement en Transylvanie, mais aussi en Pologne. Cette situation a encouragé et inspiré les mesures anticatholiques du prince moldave, secondé dans cette entreprise par l'Église orthodoxe de son pays. Dans cette entreprise, il a eu la surprise de se heurter à une opposition inattendue, faite par la minorité arménienne, opposition qui était plus forte que celle qui lui venait de la part des minoritaires catholiques.